

Renouveau de l'éthique stoïcienne

Janvier ZA'ABE

Renouveau
de l'éthique stoïcienne

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2009
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-07909-0
EAN : 9782296079090

INTRODUCTION

Pourquoi exhumons-nous une morale vieille de plus de vingt trois siècles, n'est-elle pas un vestige révolu du passé ? L'humanité entre temps n'a-t-elle pas pu mettre-en œuvre un canevas régulateur de la pratique des mœurs qui soit plus récent et plus pertinent que cette morale de l'antiquité ? Le contexte socio-culturel qui a présidé à son élaboration est-il encore le même pour qu'une telle pensée qui, jadis fut sans doute recevable, le soit encore pour nous aujourd'hui, confrontés à un type nouveau de problèmes éthiques autrefois inconnus ? Les critiques, souvent acerbes adressées à cette morale, par les penseurs qui ne partagent pas sa visée, n'ont-elles pas dénué de toute efficience cette quête de sens de l'être de l'homme au monde que nous proposent les Stoïciens ? L'instabilité des référentiels axiologiques qui se caractérisent à notre époque, par la légitimation des pratiques qui jadis étaient prohibées, ne témoigne-t-elle pas de manière évidente, de l'inefficacité des vieilles morales traditionnelles ?

Ces questions, somme toute aporétiques, nous révèlent le malaise qu'il y a aujourd'hui à traiter de la morale qui, faut-il le rappeler, ne jouit pas toujours d'une bonne renommée, à cause sans doute de sa remontrance et de toutes ces questions qui sont loin de trouver des réponses appropriées. Face à toutes ces difficultés, ce travail voudrait, tel un cri d'espoir, attirer notre attention sur le fait que nous ne sommes pas complètement désorientés dans un univers sans repère qui méconnaît sa densité ontologique et axiologique.

Nous approchons la morale stoïcienne parce qu'elle semble la mieux adaptée pour faire face, par devers les fluctuations de l'histoire, aux événements qui tissent la trame de l'existence de l'être humain. *C'est une morale née des épreuves et pour des épreuves.* Elle s'adresse donc à l'homme éprouvé par les vicissitudes de l'existence ; c'est-à-dire aux prises avec les obstacles existentiels liés à la quête du sens de l'être de l'homme au monde. Un tel enjeu n'est pas suranné et ne peut être dépassé par le temps, le contexte socio politique, le snobisme intellectuel et toutes les spécificités liées aux particularités culturelles. La morale stoïcienne cherche à mettre l'être humain à l'abri des malheurs. Rien ne peut troubler celui qui trouve en elle une citadelle inexpugnable.

Cette morale pour tous les temps nous propose une thérapeutique contre toutes les inquiétudes liées à la quête du sens. C'est toute cette proposition, de nature prophylactique, que nous devons saisir ici. Une telle préoccupation ne manque pas d'intérêt. Ce d'autant plus que le stoïcisme marque, surtout par sa morale, la période pendant laquelle se sont fixés les grands traits essentiels et désormais permanents de toute civilisation authentique : *« du despotisme des vieilles civilisations orientales de l'Asie mineure, -nous dit Bréhier-, aux régimes de la cité grecque, cette période a vu en effet succéder l'idée d'un Etat qui administre dans l'intérêt commun et se soumet à des règles juridiques parfaitement précises, l'idée de la dignité humaine, des droits inhérents à la personne deviennent en ce moment la base de la vie sociale; il se réalise une forme de civilisation vraiment universelle, en ce sens qu'elle n'est limitée par aucune tradition naturelle ou locale; en droit elle s'adresse à tous les hommes parce*

qu'elle a foi dans l'identité de la raison commune à tous, et qu'elle se réfère à cette croyance »¹.

Le recours à la morale stoïcienne n'est donc pas un fait mineur pour toute recherche d'une morale pouvant aider l'être humain à faire face aux vicissitudes de l'existence. La crise des référentiels en matière de l'agir humain ne peut que justifier la convocation de la morale stoïcienne dans la mesure où elle a, tout au long de l'histoire, donné en période de crise, la pleine mesure dans la restauration de la dignité humaine. Les ébauches de solutions que cette éthique a proposées à l'humanité ont fait d'elle une philosophie pour tous les temps.

I GENESE ET FONDEMENT DE LA MORALE STOICIENNE

L'évolution chronologique du Portique s'étale sur trois périodes consécutives. L'ancien stoïcisme ou le stoïcisme des Fondateurs. Il couvre le troisième et le deuxième siècle avant Jésus-Christ et se situe géographiquement à Athènes. Il est illustré par Zénon de Cittium qui est le Fondateur 322-264, Cléanthe 264-232 et Chrysippe 232-204. Vient ensuite la deuxième période. Elle est dite moyen stoïcisme. C'est à ce moment que le stoïcisme s'infiltré à Rome. Ses représentants sont : Panetius de Rhodes 204-126 et Posidonius d'Epamée 135-51. Ensuite vient le stoïcisme de l'époque impériale ou encore le stoïcisme récent. Il s'étend sur les deux premiers siècles de notre époque. Ses figures emblématiques sont : Sénèque 4-65, Epictète 50-120 et Marc-Aurèle 121-180.

¹ BREHIER (E.), *Introduction à l'étude du stoïcisme*, in *Les Stoïciens*, volume préparé par Bréhier Emile, Gallimard, Paris, 1990, p. LVII. Nous citons, sauf indication contraire, tous les Stoïciens, d'après cette édition.

Si la question éthique tient une place prépondérante dans la pensée stoïcienne, c'est parce que les conditions sociopolitiques dans lesquelles apparaît le stoïcisme sont désastreuses. Au quatrième siècle avant Jésus-Christ, les cités grecques sont minées par des guerres intestines. Il y eut la guerre du Péloponnèse. Elle dura trente ans. Vient ensuite, celle de Périclès. Son ambition avouée était de réaliser par les armes et sous l'hégémonie d'Athènes, l'unité du monde grec. Il y eut aussi la guerre de Thèbes opposé à Sparte. *« On peut considérer, conclut Bridoux, qu'à la mort d'Epaminodas - homme d'Etat de Thèbes 418-362- que le mal était fait, qu'il n'y avait plus un seul grand Etat Grec et que la Grèce était à la merci d'un grand conquérant (...). Il était naturel que les hommes se missent en quête des biens moins précaires. La sagesse qui est représentée à la fin du 4^{ème} siècle par le stoïcisme recherche un bonheur qui ne soit pas à la merci des circonstances matérielles et politiques, et qui ne dépende que de l'homme. Les Stoïciens se forceront de montrer que de ce bonheur l'individu peut se sentir assuré pourvu qu'il ait le courage de se confier à lui-même »*².

Les Stoïciens de l'époque impériale vont donner un relief prononcé aux interrogations initiales qui ont présidé à l'avènement du stoïcisme. Cette fidélité aux questions éthiques rendra les derniers Stoïciens sensibles aux obstacles qui, dans la pratique quotidienne de la vertu, risquent à tout moment, de détourner l'homme de la droiture. Cette tournure que prend le stoïcisme, cherche à réguler l'agir humain en société. C'est pourquoi, cette orientation explicite, à bien des égards, les formes

² BRIDOUX (A.), *Le stoïcisme et son influence*, Vrin, Paris, 1966, pp. 20- 24. *Infra* p. 65.

littéraires, à travers lesquelles, se dévoile la pensée du Portique à cette époque.

Au-delà de cette orientation de la pensée stoïcienne, il existe aussi une raison de fait et d'histoire qui justifie le choix porté sur les derniers Stoïciens. La plupart des textes n'existent plus. C'est ainsi que seul un fragment infime de *l'hymne à Zeus* de Cléanthe nous est parvenu. Nous n'avons des nombreux écrits des Fondateurs que des fragments de secondes mains qui nous sont parvenus grâce aux citations, souvent tendancieuses et critiques des historiens³.

Nous ne disposons que des livres du stoïcisme de l'époque impériale. C'est ainsi en l'occurrence que l'œuvre d'Epictète nous est parvenue par les soins d'Arrien, sans qui, elle aurait pu se perdre dans les abîmes de l'oubli. Des huit volumes initiaux que constituaient les *Entretiens*, seuls quatre ont été conservés.

Ces *Entretiens* sont en réalité, des notes de cours prises par Arrien, géographe, historien et consul. Ce disciple d'Epictète aurait choisi les passages de l'enseignement du maître qui lui parurent les plus indispensables à la philosophie morale. A côté de ce recueil, Arrien a écrit un autre opuscule. Il est connu aujourd'hui, sous l'appellation du *Manuel*. C'est un véritable livre de chevet. Il permet d'avoir sous la main, tel un poignard qui sert à se défendre, l'essentiel de la doctrine morale d'Epictète, sous forme de diatribes, permettant ainsi à la raison d'être égale à elle-même vis-à-

³ BRUN (J.), *Les Stoïciens*, PUF, Paris, 1990, p. 5. Lire aussi, SCHUHL (P. M.), *Les Stoïciens*, volume préparé par Bréhier Emile, Gallimard, Paris, 1990, p. XI-XIII. Sauf indication contraire, nous citerons les Stoïciens dans ce travail, d'après cette édition.

vis des assauts du monde extérieur. Ces deux ouvrages constituent l'œuvre d'Épictète. Ils nous donnent une idée certes insuffisante de sa pensée, mais assez pour témoigner de la profondeur de cette morale. Leur contenu est passé par un intermédiaire, peut-être peu expérimenté ? Si nous disons d'un traducteur qu'il est traître, qu'en est-il d'un modeste disciple ? Il est bien vrai qu'Arrien a voulu s'effacer, en se proposant tout simplement de recueillir les propos du maître, pour laisser paraître l'essentiel de l'enseignement.

Marc-Aurèle quant à lui, nous a gratifiés d'un volume qui cristallise l'essentiel de la morale stoïcienne. Cet opuscule nommé *les Pensées*, est constitué de douze livres. Il reprend bien souvent de manière synoptique, les grands thèmes de la morale stoïcienne abordés par Épictète. *Les pensées* veulent être une lettre de direction de conscience, à travers laquelle, l'empereur stoïcien, s'adresse à lui-même, donnant ainsi, aux diatribes de l'école, un accent personnel, sans pour autant qu'il s'agisse de confessions, encore moins de journal intime. Il est question en réalité des méditations quotidiennes de l'empereur philosophe aux prises avec les aléas événementiels.

Nous trouvons donc l'essentiel de l'orthodoxie de la morale stoïcienne chez Épictète et Marc-Aurèle. Ils préconisent le passage de l'érudition scolaire à l'exercice appliqué et vécu du stoïcisme. C'est pourquoi ils nous présentent la morale sous forme de catéchisme que ce soit dans les *Entretiens*, le *Manuel* ou encore les *Pensées*. Toutes ces diatribes condensent en formules concises, la morale stoïcienne. Ces courtes sentences, permettent aux disciples d'avoir sous la main, l'essentiel des dogmes fondamentaux du Portique pour faire face aux péripéties

de l'existence, imprégnant ainsi, la conduite humaine, des intuitions fondamentales de la morale stoïcienne.

L'objectif d'une telle éducation permet à la raison, de conserver sa rectitude et de ne pas se laisser désemparer par les assauts des circonstances aléatoires du monde extérieur. Nous sommes ici, loin des longs exposés théoriques et scolaires. Ce qui nous fait dire que le stoïcisme apparaît, dans sa phase finale, sous forme de dogmes arrêtés. Il s'agit alors moins de découvrir une vérité nouvelle, que de transformer l'esprit et la vision qu'il a des choses. Ce résultat s'obtient en instruisant moins l'esprit qu'en le frappant⁴. Ces formules morales simples et accessibles à tous, présentent la philosophie, comme n'étant plus seulement théorétique, mais aussi comme un art de vivre par lequel, l'homme accède à la félicité et à une vie conforme à la noblesse humaine à travers laquelle, il approche une vision authentique du réel, la paix et la liberté intérieures. Cette morale qui est une discipline prophylactique doit soustraire l'être humain à l'emprise des passions, des désirs désordonnés, des craintes exagérées et des jugements spécieux. Elle se fonde sur un triptyque architectonique que nous devons explorer pour mieux saisir le fondement de cette morale.

1.1 L'architecture triptyque de la morale stoïcienne

Ce qui déconcerte de prime abord un lecteur non averti, des *Entretiens*, du *Manuel* et des *Pensées*, c'est sans doute, l'absence apparente, d'une structure d'un ordre rigide auxquels doivent obéir ces sentences. Il semble qu'il n'y a pas d'ordre méthodologique rigoureux oeuvrant à la production des ces maximes éthiques. Il est donc

⁴ BREHIER (E.), *Histoire de la philosophie*, 6^{ème} édition, Tome I, PUF, Paris, 1991, pp. 368-369.

facile de penser que nous sommes en présence d'un immense champ discursif jalonné de pensées anecdotiques, sans ordre ni rigueur. Ce désordre apparent a fait dire à Martha : « *on fait du tort à Marc-Aurèle – voire à Epictète- quand on ajuste en corps de doctrine ces pensées décousues et que de ces libres et paisibles effusions on fait un sujet d'érudition ou de controverse. Ce n'est pas une œuvre philosophique, mais si l'on peut dire, de piété stoïque* »⁵.

Une lecture approfondie de ces écrits, nous interdit aujourd'hui de soutenir une telle position. Ces diatribes nous révèlent que les formules concises à travers lesquelles les derniers Stoïciens présentent la morale du Portique obéissent, malgré le désordre apparent, à une matrice d'intelligibilité d'un ordre précis. Ce paradigme triptyque constitue, pour ainsi dire : « *un thème fortement structuré qui intègre tout d'abord ce qu'Epictète est, semble-t-il, le seul dans la tradition stoïcienne avec Marc-Aurèle, à distinguer : les trois activités de l'âme, le désir d'acquiescer ce qui est bon, l'impulsion à agir, le jugement sur les valeurs des choses* »⁶.

⁵ MARTHA (C.), *Les moralistes sous l'empire*, Hachette, Paris, 1881, p.174.

⁶ HADOT (P.), *La citadelle intérieure*, Fayard, Paris, 1992, p. 55. Hadot a consacré à Epictète et à Marc-Aurèle plusieurs écrits. Il montre que leurs pensées s'articulent autour d'une triangulation thématique : la discipline de l'assentiment, du désir et de l'impulsion active. Cette triade peut se résumer ainsi : « *en quoi consiste ton œuvre ? A avoir un désir qui ne manque pas son but et une aversion qui ne te fait pas tomber dans ce que tu veux éviter, à vouloir ou ne pas vouloir de manière à rester irréprochable, à donner ou à suspendre ton assentiment de façon à ne pas te tromper* ». *Entretiens*, I, 4,11 ; p. 817. A la suite des travaux effectués sur ce sujet, Hadot affirme : « en conclusion (...), il faut remonter à presque quatre-vingt-dix ans en arrière pour trouver le dernier auteur qui ait remarqué un

Ce schéma tripartite constituerait, le fondement de la morale stoïcienne à tel point que chaque sentence qu'exposera Epictète ou Marc-Aurèle, développera l'un ou l'autre, voire les trois thèmes à la fois⁷. Le stoïcisme de l'époque impériale élabore la morale stoïcienne sur une plate-forme ternaire constituée des invariances suivantes : *la discipline de l'assentiment, le désir et l'impulsion active*. Cette triptyque constitue le fondement de la morale qui doit structurer et fonder tout l'agir humain : à savoir le jugement ou la théorie de la représentation sur la valeur des choses, le désir d'acquiescer ce qui est bon et l'impulsion à agir conformément à la nature. Nous voici en présence d'une structure immuable qui dissipe le désordre apparent qui voile les écrits de la morale stoïcienne. Explorons cette triangulation thématique.

1.2 La fonction éthique de la discipline de l'assentiment

Le problème de l'assentiment comme pilier de la morale stoïcienne, s'enracine sur la théorie de la représentation. C'est en effet par le biais de l'image mentale que le sujet se fait du monde extérieur qu'il doit

rapport entre le schéma ternaire d'Epictète et les sentences ternaires de Marc-Aurèle. Il s'agit de Bonhöffer. (...) il a magistralement développé les trois *topoi* d'Epictète, clairement reconnu que cette division en trois *topoi* était une œuvre originale d'Epictète et bien vu que Marc-Aurèle reproduit cette division dans ses schémas ternaires. Il est étrange que ce travail remarquable de Bonhöffer ait été pratiquement ignoré de ses successeurs ». HADOT (P.), *Exercices spirituels et philosophie antique*, Les Belles Lettres, Paris, 1987, pp. 150-151.

⁷ HADOT (P.), « Une clé des pensées de Marc-Aurèle : les trois *topoi* philosophiques selon Epictète », *Les études philosophiques*, 1978, pp. 65-83. Bonhöffer (A.), *Epictet und die Stoa*, Stuttgart, 1890, et *Die Ethik des Stoikers*, Stuttgart, 1984.

s'exercer à discipliner son jugement. Tout est affaire de représentation en tant qu'acte par excellence à travers lequel le moi imprime sur le réel la force de sa volonté.

Que sont les représentations ? Elles sont : « *les unes compréhensives, les autres non compréhensives ; sont compréhensives, celles qui constituent le critère des choses réelles. Elles émanent d'une réalité existante. Elles sont imprimées et gravées en conformité avec cette réalité. Les représentations non compréhensives ne viennent pas d'une réalité existante, ou qui, si elles en viennent, ne sont pas nettes ni bien gravées* »⁸.

La *représentation* est l'opération mentale qui permet au sujet de connaître la réalité empirique. Nous sommes en présence d'une véritable assimilation intellectuelle du réel. Tout se passe comme si la réalité se dédoublait pour se fixer dans la subjectivité. Comment s'effectue cette duplication qui assure le passage de l'empirique à l'intelligible ? Cette médiation est l'oeuvre de la *représentation*. Il y a d'abord le concept mental *phantasia*. Celui-ci est une sorte d'objet psychique évocateur. Le rôle de cette opération est de faire refléter dans l'espace cognitif du sujet, l'objet connaissable. La *représentation* est dans ce cas, une pure médiation qui permet au sujet de se rapporter à l'objet sans introduire entre eux de distorsion.

C'est par la connaissance que le *logos* s'actualise dans le sujet. La matrice de son action semble être

⁸ DIOGENE LAERCE, *Vies et opinions des philosophes illustres VII, in Les Stoïciens, op. cit.*, 1990, p. 31. Cette section sera partielle inspirée de l'article de l'auteur : ZΛ'ABE, « Le logos stoïcien », *in Les Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines, Université Yaoundé I*, 2007.

l'homologie. Celle-ci fait droit à la *représentation compréhensive* ou *kataleptike*. Elle est une marque conforme du réel sur le sujet. Cette forme de réplique conforme au réel dans le sujet cherche à conserver à travers la connaissance, toute la densité ontologique du réel. Comment ce mécanisme de modélisation peut-il, comme le pensent les Stoïciens, réussir à assumer la continuité du modèle à la copie tout en dissolvant en même temps le *hiatus* entre l'image et son référent physique ? Comment est-il aussi possible de faire abstraction des incertitudes liées à notre mode de connaissance, d'autant plus que le réel semble toujours se dérober aux mailles conceptuelles dans lesquelles nous voulons l'appréhender ?

La démarche du Portique n'est intelligible que dans la mesure où tous les concepts dérivent de l'expérience. Nous sommes en contact avec le monde extérieur par les sens. Ils nous communiquent des sensations : *aisthesis*. Celles-ci produisent dans notre partie directrice *hegemonikon* -faculté propre au *logos*-, des *représentations, phantasia*; lesquelles sont des substituts mentaux des objets extérieurs. Leur présence donne naissance à un discours intérieur. C'est le jugement *hypolepsis*. Nous lui accordons ou non notre assentiment. Cette opération est très bien résumée par Zénon de Cittium Fondateur du stoïcisme : « *Celui-ci, écrit Cicéron : montrait sa main ouverte, les doigts étendus : voici la représentation, disait-il, puis il contractait légèrement les doigts : voici l'assentiment, puis il fermait la main et serrait le poing, en disant :voici la compréhension; c'est d'ailleurs d'après cette image qu'il a donné à cet acte un nom qui n'existait pas auparavant, celui de catalepsis; puis avec la main gauche, qu'il approchait, il serrait*

*fortement le poing droit en disant voici la science que personne ne possède sinon le sage»*⁹.

Ce processus gnoséologique est le propre de l'homme. C'est dire, que le *logos* dans son exercice à l'oeuvre dans l'être humain, se révèle à travers l'usage des *représentations*. Conscients de ce fait, les Stoïciens vont privilégier le *jugement d'existence*. Celui-ci s'arrête au constat événementiel. C'est ainsi que, devant un geste désobligeant la bousculade, l'on peut constater : quelqu'un m'a poussé ou encore m'a provoqué et refuser de concéder à l'irascible. L'on pourrait tout aussi bien se laisser envahir par des opinions subjectives et passionnelles. Celles-ci viennent comme colorer le constat d'un prestige fallacieux qui augure des rapports conflictuels avec autrui. Il y a deux phases : un constat avoir été bousculé et la réaction soit impulsive soit réservée.

Ces analyses nous dévoilent que le *logos* dans sa fonction discursive, passe par trois phases qui sont : la *représentation*, le *jugement* et l'*assentiment*. Tout est ici affaire du *jugement*. Ce ne sont pas les choses qui nous troublent, mais nos *représentations* c'est-à-dire l'idée que nous nous en faisons, le discours intérieur que nous énonçons à leur sujet¹⁰. Si l'usage des *représentations* correctes s'impose comme pilier fondateur de la morale stoïcienne, c'est parce que le jugement détermine l'exercice de l'assentiment. Toutes les activités humaines vont désormais graviter autour de l'axe qui met en évidence, l'autonomie de l'individu.

L'exercice du jugement évince ainsi toute prescription extrinsèque. C'est dans cette perspective

⁹ CICERON, *Premiers Académiques*, in *Les Stoïciens*, p. 255.

¹⁰ HADOT (P), *La citadelle intérieure*, Fayard, Paris, 1992, p. 100.

qu'Epictète nous invite à nous interroger sur nos rapports avec le réel comme s'il s'agissait de questionner les sophistes, car : « *Les représentations nous proposent des questions (...), habitués à cette pratique, nous ferons des progrès, car jamais nous ne donnons notre assentiment à rien dont nous n'ayons une représentation adéquate. Mon fils est mort. Qu'est-il arrivé ? Mon fils est mort. Rien de plus ? Rien. Le vaisseau a péri en mer. Qu'est-il arrivé. Le vaisseau a péri. Il a été mené en prison. Qu'est-il arrivé ? Il a été mené en prison* »¹¹.

Une telle morale de l'immanence ramène toutes les activités humaines à la culture de la *représentation compréhensive*. Celle-ci doit se garder de toute altération avec l'extérieur ou avec toute forme d'appréciation axiologique. C'est ainsi par exemple que devant un deuil, un accident, une injustice etc. Le Stoïcien doit toujours avoir présent à l'esprit que ce qui meurtrit cet homme, ce n'est pas l'événement car un autre n'en n'est pas meurtri, mais le jugement porté sur lui. C'est cette exaltation de l'intériorité qui, dans la morale stoïcienne, délivre le moi de toutes les opinions spécieuses. L'événement doit par conséquent se formuler dans la *stricte nudité existentielle*. Le constat seul suffit. Celui-ci est l'expression par excellence de la *représentation compréhensive*. Le réel est saisi tel qu'il est, dépouillé de tout voile pudique. C'est pourquoi : « *Là où les choses -matérielles- ont une valeur apparente très grande, les dénuder, bien voir leur vulgarité, leur enlever tous les détails dont elles se parent. Car l'orgueil est un terrible sophisme, lorsque l'on croit le plus s'occuper des choses sérieuses c'est alors qu'elles*

¹¹ EPICTETE, *Entretiens*, III, 8,1-5 ; pp. 978-979.

vous ensorcellent »¹². Il apparaît que le jugement dans sa *nudité existentielle* s'impose comme le thème névralgique qui cristallise l'intérêt de la morale stoïcienne. Il permet à chacun d'apprécier par lui-même ce qui lui arrive et de se garder de toute estimation subjective. Cette ascèse intellectuelle consiste à ne rien ajouter à ce que les *représentations compréhensives* saisissent.

Une question s'impose : une philosophie de l'immanence qui se démarque de toute forme d'appréciation subjective, ne réalise-t-elle pas son exigence au prix d'une culture de l'indifférence vis-à-vis du monde extérieur ? Lavelle semble nous apporter une précision suggestive à ce problème qui est concomitant à la théorie stoïcienne de la représentation : *« Il y a, nous dit-il, une indifférence qui est saine : c'est celle qui consiste à ne pas faire de différence entre les êtres qui sont sur notre chemin, à leur donner à tous notre présence tout entière, à répondre avec une exacte fidélité à l'appel qu'ils nous font. Telle est l'indifférence positive, qui est l'inverse de l'indifférence négative avec laquelle on la confond souvent. Elle nous demande seulement de réserver à tous le même accueil lumineux. Il faut que nous tenions entre eux la même balance égale : qu'il n'y ait en nous ni préjugé, ni prédilection qui inclinent le fléau (...). La justice la plus parfaite ne saurait dire si elle abolit toute élection ou si elle est partout le même amour d'élection. Nous savons que ne pas faire de différence c'est la même chose qu'être juste; donc appliquer à tous la même règle sans introduire dans nos jugements aucune exception ni aucune faveur. C'est envelopper tous les hommes dans la simplicité d'un même regard insensible ; c'est un regard*

¹² MARC-AURELE, Les Pensées, VI, 13 ; in *Les Stoïciens*, op. cit., p. 1180.

d'amour qui distingue dans chaque être particulier juste ce dont il a besoin, les paroles qui le touchent et le traitement qu'il mérite »¹³.

Pour mieux saisir le rôle du jugement dans la morale stoïcienne, rappelons-nous que pour le Portique, l'être humain est tripartite. Le corps, l'âme principe de vie et l'hégemonikon dont la fonction essentielle est le jugement et constitue le moi véritable de l'homme à l'exclusion des deux autres. Nous sommes ici, à l'opposé de la conception platonicienne de l'âme dont une partie est bonne par essence, l'autre mauvaise et irrationnelle. Le monisme stoïcien fait du principe hégémonique, le seul référentiel qui peut être soit bon soit mauvais, en fonction de l'exercice du jugement.

Si la noblesse de l'acte moral est conditionnée par la rectitude du jugement, la temporalité de cet acte se déploie exclusivement dans le présent. Le moi ne doit pas s'inquiéter des considérations reléguées dans le passé, ni de celles qui sont encore voilées par l'opacité du futur. La morale stoïcienne trouve ainsi vain, contrairement à l'hédonisme épicurien, de substituer aux souvenirs pénibles ceux d'un passé plus heureux et à la crainte de l'avenir, l'espoir d'un futur agréable. Pour cette morale est indifférent tout ce qui n'est pas l'œuvre propre du jugement : *« or tout ce qui est son acte dépend de lui ; et dans ce qui dépend de lui, il s'inquiète seulement de l'acte présent ; car ses actes futurs et passés sont, eux aussi, présentement indifférents »¹⁴.*

¹³ LAVELLE (L.), *L'erreur du narcissisme*, Grasset, Paris, 1939, p. 111.

¹⁴ *Pensées*, VI, 32 ; p. 1184. Lire aussi CICERON, *Tusculanes*, III, 35-36 ; in *les Stoïciens*, op. cit., p. 307.

Le moi vit dans le présent et toute l'amplitude de son agir doit épouser la densité actuelle. Cette restriction temporelle permet aux jugements de ne s'en tenir qu'aux faits. L'inquiétude, source de malheur, s'installe en l'homme dès lors qu'il projette, dans le futur les conséquences prévisibles d'un acte présent, ou quand il redoute un événement possible. Le jugement représente dans la morale stoïcienne, la cause de notre malheur ou de notre bonheur. Il faut par conséquent, pour qui s'adonne à cette morale : « *que l'image entière de ta vie ne te trouble. Ne va pas songer à toutes les choses pénibles qui sont probablement survenues ; mais à chaque moment présent demande-toi : qu'y a-t-il dans ce fait d'insupportable et d'irrésistible ? Souviens-toi aussi que ce n'est pas le passé ni l'avenir mais le présent qui pèse sur toi. Et le présent se rapetisse si seulement tu sais le borner et si tu convains d'erreur l'idée qu'on ne peut résister à une chose aussi mince* »¹⁵.

La morale stoïcienne cherche pour ainsi dire, à ce que le bon usage des représentations isole toutes nos actions du passé et du futur pour les saisir dans la densité du présent. De ce fait, les aléas événementiels qui tissent la trame de notre existence deviennent plus supportables, car l'amplitude temporelle se rapetisse dans l'instant présent. Ce qui permet en même temps au moi

¹⁵ *Pensées*, VIII, 36 ; p. 1206. Cette priorité que la morale stoïcienne accorde au présent va davantage privilégier des images théâtrales. De même que la pièce n'appartient pas à l'acteur et qu'il est cependant de son ressort d'embellir, *hic et nunc*, la scène qu'il présente, de même l'être humain est un acteur sur la scène des événements qui tissent son existence. Il dépend de lui d'embellir par la beauté éthique, la manière dont il fait face à ces événements. Lire *Manuel*, XVII ; *Pensées*, IV, 47 ; XII, 36, 2.